

**Psaume d'exilés. Complainte de déportés.**

**Poème d'amour et de fureur. Douleur de nostalgie et rage de vengeance.**

Les poètes déplacés ne songent qu'à rester « assis tout éplorés en pensant à Sion », prostrés dans le mal de la distance, l'infranchissable et insupportable distance entre Jérusalem et Babylone, entre liberté retrouvée et captivité d'hier – plaie encore ouverte –, entre humiliation et fierté.

Ce psaume fait mémoire, mais la scène au bord de l'eau est évoquée de façon si sensible qu'elle en devient très présente au lecteur, lui infusant sa peine et sa fureur. C'est l'anamnèse d'un drame à la fois sentimental, religieux et national, c'est-à-dire la convocation dans le présent d'un passé amer pour confesser tout à nouveau l'attachement à Jérusalem.

Mémoire vive. La « Nouvelle traduction » de la Bible franchit ici la distance de temps et d'espace :

**Nous sommes là  
Au bord des rivières en Babylonie  
Nous pleurons au souvenir de Sion**

La Traduction œcuménique de la Bible (TOB) marque la distance en ouvrant le psaume par « là-bas » :

**Là-bas, au bord des fleuves de Babylone,  
nous restions assis tout éplorés en pensant à Sion.**

Le contraste est saisissant entre le beau et serein paysage de « là-bas », fait de fleuves tranquilles et généreux ornés de saules élégants, et le malheur des vaincus, « assis tout éplorés » sur la rive. Hier comme aujourd'hui, la douceur du pays d'exil ne saurait apaiser la morsure du paradis perdu que demeure la terre natale, celle des parents et des amis, ville aux ruelles familières, odeurs et couleurs, colline sacrée du Temple.

« Là-bas », figé dans le chagrin, personne n'a plus envie de faire de la musique. Silence de la douleur trop profonde pour s'exprimer. Les instruments de musique sont rangés, suspendus aux branches des saules, à l'écart, comme réservés pour un autre temps et d'autres chansons. Ce sont « nos kinnors », cithares, lyres ou guitares.

Mais là justement, nos conquérants révélèrent leur cruauté, leur sadisme, en nous incitant à jouer des airs joyeux, nous qui n'avions le cœur qu'à pleurer. Nos bourreaux s'amusaient à nous faire entonner des chants de Jérusalem, nous qui étions malades d'amour, loin de notre patrie : « Chantez-nous un Cantique de Sion ! », s'esclaffaient nos geôliers »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Traduction de Louis Jacquet, in *Les Psaumes et le cœur de l'homme*, éd. Duculot, Namur 1979, p. 579.

S'agit-il seulement de cruauté ? Il n'est pas impossible d'imaginer que certains de ces vainqueurs étaient fascinés par la poésie et le chant hébraïques, entendus ici et là, ou simplement curieux. Les « chants du Seigneur » ne recelaient-ils pas un pouvoir de séduction et d'enchantement ?

Après le douloureux souvenir d'un deuil muet, voici que monte la révolte : aucune terre étrangère et hostile n'est digne d'accueillir un chant du Seigneur ! Non ! Que je sois maudit – ma main droite paralysée, incapable désormais de jouer d'un instrument, et ma langue inapte au chant – si je me laisse aller à cette sorte de trahison : jouer et chanter des airs de la Ville sainte chez l'ennemi qui l'a détruite. Trahison !

L'indignation enfle au point de devenir poème ou chant d'amour fiévreux et exclusif pour Jérusalem, puis chant de haine absolue contre les Edomites, voisins et faux-frères de Juda, alliés de Babylone aux jours des meurtrissures infligées à Jérusalem (- 587) :

- *Vous vouliez des chants joyeux ? Voici tout ce que vous méritez : un chant d'horreur !*

« Si je t'oublie, Jérusalem... » : Le cri de fidélité des déportés s'adresse à un lieu exclusivement, un lieu personnifié. Jérusalem, « au sommet de ma joie » ! La Cité sainte serait-elle aussi aimable et sacrée que Dieu lui-même ? Troublante identification qui révèle la foi en un Dieu local et national, étroitement lié à sa ville et à son temple. L'imprécation contre la « fille de Babylone » (Edom) vise ceux qui s'en prirent à Jérusalem.

Le regard chrétien sur ce psaume de mélancolie, d'amour et de haine, s'émeut d'abord de toute déportation et de tout exil en notre temps. Il veut s'efforcer de lire d'abord la nostalgie sur le visage des errants, leur quête d'accueil et de douceur. A la suite de Jésus Christ, ses disciples s'efforceront de ne jamais privilégier l'esprit de jugement.

En même temps, le lecteur chrétien osera s'étonner des frontières que ce psaume semble dresser autour de Dieu et de son Lieu. Il se rappellera que le Père de Jésus-Christ appelle à faire de tout lieu un espace de louange où proclamer la Bonne Nouvelle. Celle-ci doit retentir jusqu'au bout du monde par l'élan du Saint-Esprit.

Dieu de Jésus-Christ crucifié et ressuscité n'est jamais « en terre étrangère ». Partout l'Esprit de Dieu invite à la guérison des fièvres vengeresses et à la solidarité.

Robert Tolck